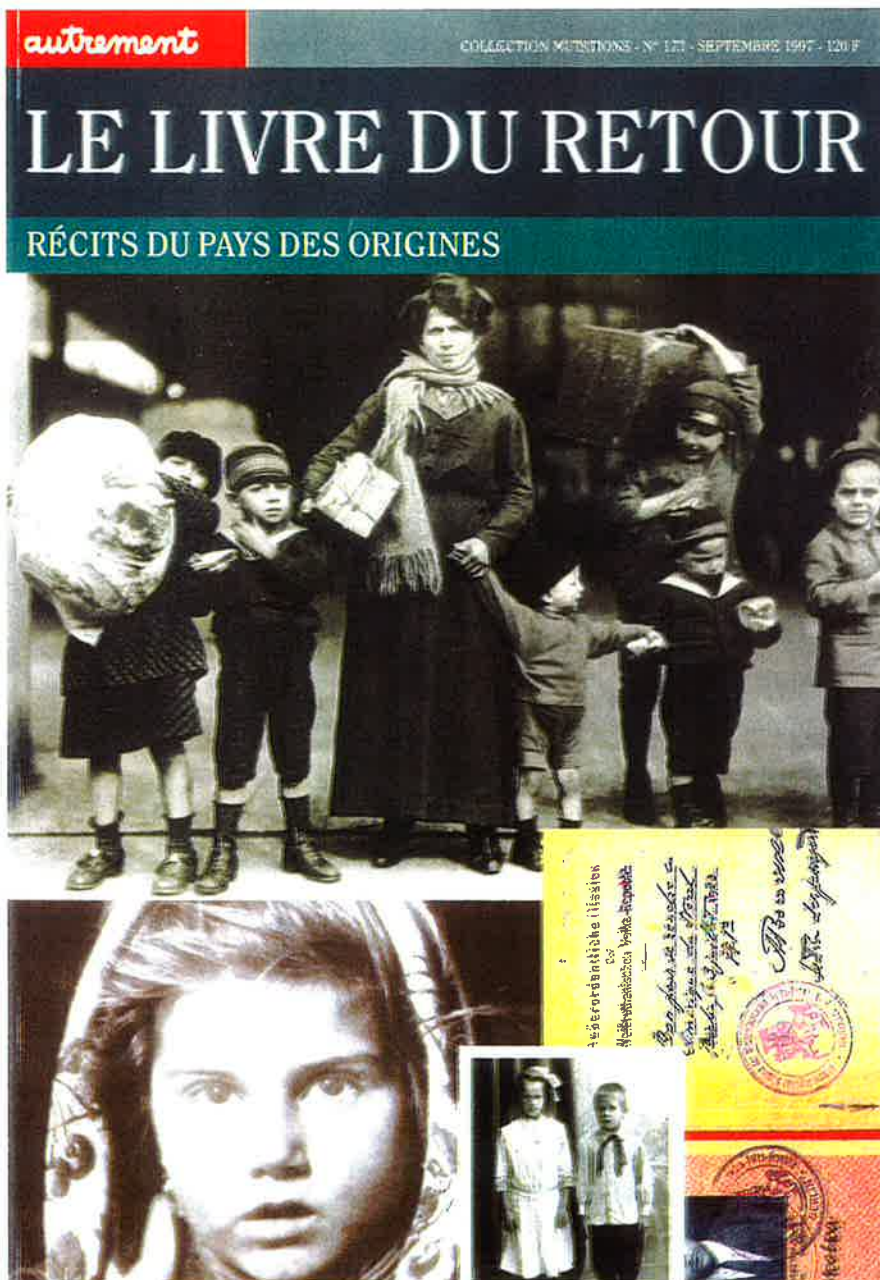


Nouakchott-Paris, Paris-Nouakchott

Karim Miské

À l'âge de quinze ans, Karim Miské quitte le V^e arrondissement et se rend pour la première fois en Mauritanie où son père, opposant au régime, a de nouveau droit de cité. Élevé dans un milieu tiers-mondiste résolument laïc, il découvre son appartenance à la tribu et à l'islam et apprend à donner le change. Relatée avec humour, l'expérience du décalage entre deux cultures renforce son refus de se laisser « enfermer dans une identité unique ».



Nouakchott-Paris, Paris-Nouakchott

Karim Miské

À l'âge de quinze ans, Karim Miské quitte le V^e arrondissement et se rend pour la première fois en Mauritanie où son père, opposant au régime, a de nouveau droit de cité. Élevé dans un milieu tiers-mondiste résolument laïc, il découvre son appartenance à la tribu et à l'islam et apprend à donner le change. Relatée avec humour, l'expérience du décalage entre deux cultures renforce son refus de se laisser « enfermer dans une identité unique ».

Août 1979, hôtel Concorde-Lafayette, douzième étage, une chambre sans âme. Vêtu d'un boubou pour la deuxième ou troisième fois de mon existence, j'écoute les dernières recommandations de mon père. Sous son regard attentif, j'effectue les gestes qu'il me faudra répéter plusieurs fois par jour dans les trois semaines à venir. Et je récite les paroles sacrées qui vont avec. Des mots, des gestes que je ne connaissais pas quarante-huit heures plus tôt. Pourtant, tout le monde là-bas devra croire que je prie régulièrement depuis des années. Fils de « grande tente¹ », descendant de marabouts vénérés pour leur savoir et leur foi, je ne peux avoir été élevé en dehors de la religion de mes ancêtres. Que ma mère soit une *nasraniya* - une nazaréenne, une Française - non convertie, ne parlant pas l'arabe et m'ayant élevé seule n'y change rien. Strictement rien.

Quand mon père m'a expliqué que pour aller en Mauritanie je devais apprendre à faire la prière (et à réciter les deux sourates du Coran que tout musulman est tenu de connaître), j'ai d'abord

1. C'est ainsi que l'on qualifie, en Mauritanie, les descendants de familles nobles.

cru à une plaisanterie. Ce n'en était pas une, et je compris que cette « formalité » constituait bel et bien le prix de mon billet pour Nouakchott. Un prix finalement assez abordable que j'acceptai immédiatement d'acquitter - mettant pour cela en veilleuse mes fermes convictions de libre penseur - tant ce voyage que je présentais initiatique représentait pour moi.

Depuis toujours, j'entendais parler de la Mauritanie. Je savais que ce pays où je ne m'étais rendu qu'une seule fois, à l'âge de trois mois, était aussi un peu le mien. Que des liens mystérieux m'attachaient à ce morceau de désert, pour moi aussi tangible qu'un mirage. Un pays mythique grâce auquel je pouvais me définir, répliquer à ceux qui, au vu de mon « type méditerranéen », m'interrogeaient sur mes origines. Il m'avait fallu des années pour élaborer une réponse satisfaisante à cette question récurrente, la réaction de mes interlocuteurs me tenant lieu de boussole identitaire. Ainsi, l'air ébahi de ce diplomate de Côte-d'Ivoire à qui je soutenais mordicus que j'étais son compatriote me fit comprendre que j'avais tout faux. Âgé de six ans et éprouvant une singulière difficulté à démêler l'écheveau de mes ascendances, il me semblait naturel de m'attribuer la nationalité du pays dans lequel le hasard m'avait fait naître.

L'histoire de mes deux premières années d'existence régulièrement contée par ma mère et ma grand-mère avait brouillé mes repères. Né en Côte-d'Ivoire, arrivé quelques mois plus tard aux États-Unis dans les bagages de mes parents, en partie élevé en langue castillane par du personnel de maison espagnol, j'avais atterri à l'âge de deux ans et demi à Paris, où ma grand-mère effarée me rendit promptement propre et francophone. Longtemps, alors que j'avais tout oublié de l'espagnol, je crus que le français était une langue étrangère. Et que l'Hexagone n'était pas vraiment mon pays. Je le crus jusqu'à l'âge de onze ans, lorsque j'allai pour la première fois à l'étranger sans ma mère à l'occasion d'un séjour linguistique en Angleterre. Au passage de la frontière, les policiers contrôlaient les papiers des deux ou trois enfants non français du groupe qui devaient, seuls, descendre du car. Je m'apprêtais spontanément à les suivre quand une monitrice

interloquée m'affirma que j'étais bel et bien français puisque c'était écrit sur ma carte d'identité.

Mes premiers souvenirs remontent à 1968, quand je vivais, à l'abri des agitations du Quartier latin, chez mes grands-parents maternels, dans le XVI^e arrondissement. L'année suivante, je rejoignis mes parents qui emménageaient rue Buffon - lieu stratégique situé à mi-chemin des facs de Jussieu et de Censier. À la maison défilaient journalistes engagés, communistes irakiens, diplomates chinois ou sud-yéménites. Le fond de l'air était rouge et mon père renouait avec ses premières amours révolutionnaires.

Il était militant anticolonialiste à la fin des années 50, mais il avait fini par se rallier, dans l'euphorie de l'indépendance, au régime pourtant profrançais du président Moktar Ould Daddah. Peu après son mariage avec ma mère, il était nommé ambassadeur en Côte-d'Ivoire, puis, immédiatement après ma naissance, aux Nations unies. Cette période diplomatique prit brutalement fin en 1966, avec la démission de mon père en sérieuse divergence politique avec le régime de Nouakchott : ses convictions tiers-mondistes ne lui permettaient pas de défendre à l'ONU les positions néocolonialistes du gouvernement qu'il était censé représenter. Ayant commis l'erreur de rendre visite à sa famille en Mauritanie, il fut arrêté, et fit quatre mois de prison après avoir refusé de devenir... ministre. De cette époque date mon premier souvenir : j'ai quatre ans et c'est Noël. Près du sapin, un collier mauritanien destiné à ma mère ; je demande : où est papa ? Quand reviendra-t-il ? Je ne me souviens pas de la réponse sinon qu'elle était imprécise, évasive. On préférait cacher l'emprisonnement de son papa à un enfant de mon âge. Il me semble aujourd'hui que mon rapport à la Mauritanie, et à mon père, a commencé à se structurer à ce moment-là. Sous le signe de l'absence, de l'inatteignable, du *hors-champ*.

À son retour, à la veille du « joli mois de mai », mon père s'était tout naturellement intégré à l'avant-garde du tiers-monde en lutte alors largement représentée à Paris. Il était devenu successivement journaliste, directeur de journal, révolutionnaire professionnel, et pour moi de plus en plus évanescent. Ma mère partageait ses idées

mais non son mode de vie, et, tout en travaillant beaucoup, elle demeurait présente à la maison. Au bout de quelque temps, mes parents se séparèrent et ma grand-mère vint habiter avec nous, remplaçant en quelque sorte un père que je ne voyais plus que de loin en loin. C'est donc à ma mère qu'échut paradoxalement la mission de me transmettre des images, un savoir sur la Mauritanie. Les années qu'elle avait passées là-bas, avant et juste après la rencontre avec mon père, avaient sans doute été les plus heureuses de sa vie. Jeune assistante sociale, elle s'y était vu confier des responsabilités importantes, et avait eu la chance extraordinaire de faire la connaissance d'une société nomade très peu touchée par la colonisation et extrêmement hospitalière, à un moment privilégié de son histoire, alors qu'un avenir plein de promesses semblait s'offrir à elle. Pour ma mère, la Mauritanie représentait une sorte de paradis perdu, et c'est cette image qu'elle me transmettait. Du moins est-ce le souvenir que j'en ai conservé, ses récits étaient probablement plus nuancés, mais les enfants n'ont pas toujours le sens des nuances.

La Mauritanie m'apparaissait donc comme un pays vaguement idyllique, un morceau de désert habité par de nobles nomades, où j'avais une famille : des oncles, des tantes, une grand-mère, et même - mais cela, je ne l'appris vraiment qu'à l'adolescence - des sœurs. C'était surtout un pays inaccessible car, en libérant mon père, le président Moktar Ould Daddah l'avait interdit de séjour sur son propre sol. La mesure s'appliquait également à ma mère et à moi, si bien que, toute mon enfance, je considérai cet Ould Daddah comme un ennemi personnel. D'autant plus proche qu'on m'avait rapporté cette histoire exemplaire : âgé de quelques mois, je lui fus présenté et, à peine installé sur ses genoux, je m'étais mis à pleurer... Moi qui étais un bébé si sociable (*sic*) ! Pour rajouter au côté cornélien de l'affaire, la femme du président - une Française elle aussi, répondant au nom prédestiné de Marie-Thérèse - avait été choisie, en cette époque lointaine d'entente parfaite entre nos deux familles, pour devenir ma marraine. Sans jamais la rencontrer, j'en entendais toujours parler comme d'une espèce de fée Carabosse, tant il est vrai que dans les régimes peu démocratiques les

épouses de chefs d'État sont facilement chargées de tous les maux du pays.

Au fil des mois et des années, tout en restant présente dans mon cœur grâce aux récits de ma mère, la Mauritanie passa progressivement à l'arrière-plan. Ce pays où nous étions interdits de séjour pour des raisons politiques fut remplacé sous les *sunlights* familiaux par, une contrée farouche où la plupart des étrangers étaient *personae non gratae*, mais dans laquelle nous étions les bienvenus pour des raisons tout aussi politiques : l'Albanie.

À l'âge de huit ans, je participais régulièrement aux réunions de la section V^e-VI^e arrondissements de l'Association des amitiés franco-albanaises (AAFA). C'était une organisation extrêmement vivante dans les années 1972-1973 marquées par la rupture historique entre Tirana et Pékin. Ce divorce avait entraîné de terribles affrontements à Paris entre l'AAFA (organisation évidemment pro-albanaise) et l'Humanité rouge (HR, prochinoise), entre les tenants de la pensée Enver² et les partisans de la théorie chinoise dite « des trois mondes ». Bien entendu je n'y comprenais rien, mais je sentais confusément que les camarades de HR, dorénavant qualifiés de « dogmatiques », s'éloignaient dans les limbes où les avaient précédés les « trotskistes » et autres « révisionnistes », deux espèces que je savais particulièrement redoutables. L'Albanie me laissait peu de temps pour la Mauritanie. D'autant moins que, deux étés de suite, j'accompagnai ma mère à Tirana.

Seul un aspect de ces voyages nous intéresse ici : le rapport à l'islam. Pays de tradition musulmane, l'Albanie avait été le seul État communiste à décréter la religion anticonstitutionnelle. Nos hôtes officiels tiraient une fierté particulière de cette mesure sans précédent. Ils nous promenaient évidemment au fameux musée de l'Athéisme (dont je n'ai gardé qu'un souvenir très flou, alors que je revois encore avec netteté les tableaux, représentant chantiers navals et combinats textiles, d'une exposition d'art réaliste socialiste). Leur message passait dans ma petite tête de gauchiste en herbe : la religion était l'opium du peuple, et l'islam, qui obligeait

2. Inspirée du dirigeant albanais Enver Hoxha.

encore les Albanaises à se voiler en 1964 - année de ma naissance! -, était une religion particulièrement rétrograde dont l'« oncle Enver³ » avait été bien inspiré de débarrasser le « Pays des aigles⁴ ». Sept ans plus tard, deux jours exactement avant mon premier départ pour Nouakchott, dans une chambre de l'hôtel Concorde-Lafayette, je devais prendre brutalement conscience d'une évidence sur laquelle je ne m'étais jamais vraiment interrogé jusque-là : l'islam, cette religion obscurantiste, était tout de même la foi de mes ancêtres. Et démerde-toi avec ça !

Mais j'anticipe. À partir de 1974, nouvelle évolution : l'Albanie passe progressivement à l'arrière-plan des préoccupations familiales - seule ma mère continue de s'y rendre pour achever la rédaction de son livre sur les femmes albanaises -, avantageusement remplacée par le Sahara-Occidental.

Rappel historique : en 1973, une douzaine d'étudiants sahraouis créent le Front Polisario, dont l'objectif est la décolonisation du Sahara espagnol. Franco meurt en 1975 et tout s'accélère : la Cour internationale de justice de La Haye reconnaît le droit à l'autodétermination du peuple sahraoui ; l'Espagne décide de quitter le territoire, et elle signe sous la pression marocaine (la fameuse « Marche verte ») l'accord tripartite⁵ de Madrid qui attribue le nord du territoire au royaume chérifien, et le sud à la Mauritanie. Cette division est refusée par la plupart des Sahraouis qui rejoignent le Polisario, et qui après des bombardements marocains se retrouvent en exil en Algérie. Mon père - mais je ne l'apprendrai que plus tard, car nous sommes alors sans nouvelles de lui - s'engage également à cette époque aux côtés du Front. Choix logique pour cet anti-impérialiste convaincu, de surcroît issu d'une tribu nomadisant traditionnellement du nord de la Mauritanie au sud du Sahara occidental. Choix qui lui valut d'endosser le rôle d'ennemi public numéro un au pays de Moktar Ould Daddah, devenu entre-temps le principal allié de Hassan II contre les rebelles sahraouis.

J'allais donc vivre cette fin de décennie sous la bannière du

3. C'est ainsi que les Albanais devaient appeler leur dirigeant Enver Hoxha.

4. Autre appellation de l'Albanie.

5. Avec le Maroc et la Mauritanie.

Polisario. Ma mère, qui suivait cette histoire de très près, se mit un jour à parler du « Front », puis des « camarades du Front », sans que je sache très bien de quoi, ni de qui il pouvait bien s'agir. Mais, manque d'intérêt ou peur de me ridiculiser en affichant mon ignorance, je ne cherchais pas à obtenir d'éclaircissements. Que je n'eus pas, de toute façon, à attendre longtemps. Car, très vite, ma vie fut rythmée par le soutien à la juste lutte des camarades sahraouis. J'accompagnais ma mère aux réunions de l'association de solidarité avec le Polisario qu'elle avait contribué à créer. Les représentants du Front venaient régulièrement dîner à la maison. J'aidais à tenir le stand sahraoui à la fête de *L'Humanité*, en vendant du thé à la menthe qu'il m'arrivait parfois d'échanger en cachette contre un verre de *cachaça*⁶ avec les communistes brésiliens qui tenaient le stand mitoyen. Le matin, j'allais consulter tous les quotidiens à la librairie pour n'acheter que ceux qui publiaient un article sur le conflit maroco-sahraoui. Cela me valait parfois quelques remontrances du marchand de journaux qui appréciait modérément la transformation - fût-elle temporaire - de son échoppe en salle de lecture. J'aidais aussi ma mère à découper les articles, afin de fabriquer les revues de presse régulièrement publiées par l'Association de soutien à la République arabe sahraouie démocratique (ARASD)⁷. Relativisons tout de même. Mon existence n'était pas entièrement consacrée à ces activités militantes, loin de là. Je passais en fait beaucoup plus de temps avec mes copains qu'à faire de l'agit-prop. Disons simplement que le Polisario, le peuple sahraoui me permettaient de donner un sens à ma vie. Sur le plan identitaire, le soutien au Front était devenu pour moi beaucoup plus satisfaisant que la solidarité avec l'Albanie. J'aurais beau citer Enver Hoxha dans le texte, apprendre la langue - comme j'en avais manifesté l'intention lors de mon premier voyage à Tirana -, jamais on ne me prendrait pour un Albanais. Du côté du Sahara par contre, mes chances étaient autrement plus sérieuses. Les Sahraouis sont en effet des Maures, tout comme les Mauritaniens « blancs⁸ » ;

6. Alcool brésilien.

7. L'association avait changé de nom en 1976, pour s'adapter à la proclamation par le Front Polisario d'une République sahraouie dans les territoires non occupés par le Maroc.

8. La Mauritanie est peuplée de Maures (*beydanes* en arabe, ce qui signifie « Blancs ») et de

et ce sont les mêmes tribus - dont celle de mon père - qui nomadisent de part et d'autre de la frontière⁹. Je pouvais donc légitimement m'estimer autant sahraoui que mauritanien, et me dire : puisque la Mauritanie ne veut pas de moi, va pour le Sahara.

Mon père réapparut vers le début de cette période sahraouie. Il avait écrit un livre sur l'aventure du Front Polisario, et passait l'essentiel de son temps entre Alger et Tindouf¹⁰. Il devint pour moi une sorte de héros romantique, et je ne me lassais pas de contempler les photos - insérées dans son livre - où on pouvait le contempler en boubou et *haouli*¹¹ au côté d'El Ouali, le fondateur du mouvement sahraoui, mort en martyr lors d'une attaque contre Nouakchott. Lors de ses escales parisiennes, mon père me donnait rendez-vous au café. Ces rencontres étaient généralement décevantes : nous ne savions pas vraiment comment communiquer. Sa stricte éducation maraboutique ne l'avait pas préparé à accorder le type d'attention, d'affection qu'un adolescent parisien fin de siècle s'estimait en droit d'attendre. Et il me faudrait encore bien des années - et bien des voyages en Mauritanie - pour réellement comprendre cela. Dans l'immédiat, je pouvais compenser une réalité relativement décevante par un mythe extrêmement valorisant.

Le 10 juillet 1978, un groupe d'officiers lassés par une guerre absurde et sans issue prenait le pouvoir en Mauritanie. *Exit* Ould Daddah¹². Les portes de Nouakchott s'ouvraient enfin à moi. Bien sûr pas tout de suite, mais cela ne saurait tarder. En attendant, je pouvais entretenir une correspondance avec la branche mauritanienne de la famille. Et notamment avec mes sœurs, à l'existence desquelles je ne croyais jusqu'alors qu'à moitié. Nées d'un premier

Noirs (ouolofs, soninkés, halpulaar). Pour simplifier le tout, une partie des Maures sont noirs : les *haratines*, qui sont des esclaves affranchis.

9. Une frontière totalement artificielle, tracée au cordeau, en plein milieu du désert, par les colonisateurs français et espagnols.

10. Base arrière du Front Polisario en Algérie, lieu des camps de réfugiés sahraouis.

11. Turban traditionnel maure destiné à se protéger du vent, du sable et du soleil, dans le désert.

12. Après avoir passé quelque temps en prison à Nouakchott, la France a réussi à lui faire quitter le pays et il vit aujourd'hui sur la Côte d'Azur.

mariage de mon père avec une Mauritanienne, elles n'avaient que deux ou trois ans de plus que moi. Leur apparition épistolaire dans ma vie de fils unique insatisfait me fit l'effet d'un cadeau tombé du ciel. Et elle m'aida à attendre la date de mon premier départ pour Nouakchott.

L'attente dura un an. Le temps pour mon père de s'assurer que la situation était suffisamment stabilisée pour que je puisse effectuer le voyage sans courir trop de risques. Le temps pour moi de laisser croître mon désir de Mauritanie, de le substituer, au moins partiellement, au désir - beaucoup plus romantique et révolutionnaire - de Sahara-Occidental qui m'animait auparavant. J'avais envie d'aller à Nouakchott, de découvrir mes *racines*, mes sœurs, ma famille, mais cela ne représentait toujours rien de tangible pour moi. De simples images sans substance. Seule certitude, tout serait positif. Un pays jeune, à bâtir, où je trouverais certainement ma place. Une patrie qui tombait à pic pour régler mes problèmes d'identité : puisque, ici, on me renvoyait fréquemment à mon extranéité (une prof de français me proposant très gentiment de faire un exposé sur l'islam pour défendre ma culture d'origine trop souvent calomniée, un flic me demandant ostensiblement ma nationalité, alors qu'il tient entre les mains ma carte d'identité française...), là-bas, on serait forcé de m'accepter. Je m'imaginai le voyage en Mauritanie comme le retour du fils prodigue. Je n'avais pas entièrement tort. J'affectais simplement d'ignorer que pour s'insérer dans une société, quelle qu'elle soit, il y a un prix à payer.

Ma naïveté avait des excuses. Les représentants de la mouvance gauchois-tiers-mondiste - qui constituait en quelque sorte mon écosystème - faisaient couramment la confusion entre leurs propres valeurs plutôt libertaires et celles des pays sur lesquels ils projetaient leurs désirs inassouvis de révolutions. Or les habitants de ces pays situés pour la plupart au sud de la planète partageaient en général des valeurs qui, vues du Jardin des Plantes, pouvaient paraître pour le moins réactionnaires. Citons en vrac : défense de la suprématie masculine, de la peine de mort, refus de la liberté sexuelle, adhésion aux structures féodales...

Nombreux sont les adultes capables de concilier des réalités

totallement contradictoires et de refuser - au nom de l'idéologie, de la foi... - de voir l'évidence. L'exercice est généralement moins aisé pour un enfant¹³ ou un adolescent, surtout sans préparation - ou endoctrinement - préalable.

Pour moi, la préparation dura en tout et pour tout deux jours. Cela se passait en août 1979, dans cette chambre du Concorde-Lafayette louée spécialement par mon père juste avant mon départ pour Nouakchott. Quarante-huit heures durant, il me fit suivre un véritable stage intensif de survie en milieu mauritanien. Au programme : prière et généalogie. Je passais de nombreuses heures à ânonner sans les comprendre - comme n'importe quel gamin élève d'une école coranique - les deux sourates qu'il me fallait connaître. Venait ensuite la répétition de l'enchaînement des *rak'at*¹⁴. Puis l'apprentissage des noms de mes oncles et tantes, ainsi que celui des ancêtres jusqu'au fondateur présumé de la tribu. Cette formation accélérée était somme toute extrêmement efficace. Grâce à ces deux jours passés avec mon père, je disposais d'un stock - minimal mais suffisant pour un fils de *nasraniya* arrivant de France - de connaissances directement monnayables contre de la reconnaissance sociale (ou plutôt « tribale »). Les deux sourates, ces *rak'at*, et l'arbre généalogique me permettaient - à condition de jouer le jeu, de les utiliser à bon escient - de prendre la place qui me revenait dans cette famille, cette tribu, cette société.

Mais l'intérêt essentiel de ces deux journées résidait peut-être ailleurs. En me soumettant à cette expérience initiatique, mon père me fournissait, l'air de rien, une information capitale : ce n'était pas *moi* que l'on attendait à Nouakchott. En tout cas pas le *moi* auquel j'avais fini par m'habituer, en quinze ans d'existence. Pour être accepté là-bas, je *devais* devenir un autre. En clair, on me demandait de mentir, de travestir ma personnalité. Ç'allait être pour moi une expérience totalement nouvelle. Si j'avais coutume, en France, de commettre des petits mensonges (dissimulation de mauvaises notes,

13. C'est ainsi qu'en Albanie je me fis vertement tancer pour avoir posé une question à ma mère, devant l'interprète, sur les raisons de la saleté des enfants au bord des routes. Je cherchais simplement à concilier deux réalités apparemment incompatibles : la saleté des enfants et l'infailibilité de l'Albanie, pays le plus avancé sur la voie du communisme.

14. Séries de gestes rituels. Chaque prière est composée d'un nombre donné de *rak'at*.

sorties clandestines...), il ne m'était jamais arrivé d'avoir à masquer mes convictions profondes. Tout simplement car ce n'était pas nécessaire : jamais la société française ni ma famille n'avaient menacé ma liberté de pensée. En Mauritanie, la règle du jeu était radicalement différente : on pouvait jouir d'une certaine liberté à condition de ne pas contester la suprématie de la religion et de la société sur l'individu. Une règle plutôt difficile à accepter pour un jeune Français vaguement libertaire de la fin des années 70.

À Nouakchott, personne n'était réellement dupe. On savait que je serais différent de mes cousins nés et élevés sur place. Ma famille se tenait donc prête à tolérer certaines bizarreries. À condition, cependant, que je ne discute pas l'indiscutable : mon appartenance à la tribu, à l'islam, au pays. Mes premiers jours en Mauritanie consistèrent donc en une série de tests destinés à vérifier mon acceptation de ces axiomes. Des tests auxquels je me prêtai tout d'abord de bonne grâce, tant j'étais heureux de découvrir cette seconde patrie fantasmée depuis si longtemps. L'examen commença dès ma sortie de l'aéroport. Un ami de mon père était venu me chercher. Avant de me « livrer » à la famille, il m'emmena dans un hôtel boire un jus de fruits et m'entendre réciter les deux sourates du Coran que je devais savoir. Une fois rassuré sur ma toute nouvelle compétence, il m'accompagna chez mon oncle. Sur le chemin, nous traversâmes le quartier populaire dans lequel habitaient mes sœurs (alors en voyage à l'intérieur du pays). Ce fut un choc pour moi de découvrir qu'elles vivaient dans une rue non goudronnée, en sable. En fait, je n'imaginai même pas qu'il pouvait exister de telles rues dans une capitale. Dans *ma* capitale. Première confrontation entre fantasme et réalité.

Chez mon oncle, je fus frappé par l'atmosphère extrêmement calme qui régnait dans le patio où m'attendaient quelques membres de la famille. On me fit boire de l'*inchâ*, une bouillie qui fait office de repas du soir, et du thé à la menthe. La collation terminée, mon oncle me fit passer au salon pour me faire subir le second et dernier test de la soirée : ablutions et prière. Je m'en sortis nettement moins bien que pour les sourates. Il me fit patiemment répéter l'enchaînement des mouvements avant de me souhaiter bonne nuit.

Comment le deviner ? Ces exercices pratiques n'étaient qu'un prélude au baptême du feu prévu pour le lendemain. J'ignorais que le vendredi était l'équivalent islamique du dimanche chrétien. L'aurais-je su que cela n'eût pas changé grand-chose ; je ne disposais d'aucune référence me permettant de me représenter la prière du vendredi à la grande mosquée de Nouakchott. Avant mon départ, j'avais pris part, en tout et pour tout, à trois offices religieux dans ma vie. À quatre ans, j'avais accompagné mes parents à un mariage juif dans une synagogue ; à huit ans, j'avais assisté à la messe d'enterrement de mon grand-père ; et à onze ans, ma mère m'avait emmené au mariage de sa nièce dans une secte chrétienne de type adventiste. Dans ces trois cérémonies, j'étais un simple spectateur. Il me suffisait de faire vaguement comme tout le monde pour rester invisible et ne choquer personne. Nul ne me demandait d'être *vraiment* juif, catholique ou adventiste...

J'arrivai à la mosquée vers la fin du prêche, peu avant le début de la grande prière. J'étais vêtu d'un grand boubou que l'on venait de m'acheter et accompagné de nombreux parents que j'identifiais encore assez mal. Un nombre impressionnant de fidèles étaient là. Rien à voir avec l'assistance clairsemée des messes dominicales en France. Dans le bruit, la lumière, les couleurs, un dispositif stratégique se mettait en place : deux cousins un peu plus âgés que moi m'encadraient, alors que mes oncles prenaient place devant nous. La mission des cousins était simple : s'assurer que je suivais bien le mouvement, me signaler discrètement quand je devais m'agenouiller, me prosterner ou me relever. L'enjeu était de taille : mes oncles étant des notables, je ne devais pas leur faire honte. L'examen se déroula plutôt bien. Personne, en tout cas, ne prononça la moindre remarque sur mon inexpérience.

Après la mosquée, la famille se réunit sous une tente, dressée dans la cour d'une modeste maison du centre-ville¹⁵. C'est là que je commis la première véritable bévue. Depuis la veille, je discutais à bâtons rompus avec mes cousins. Ils comptaient en apprendre

15. Les ex-nomades qui peuplent majoritairement Nouakchott ont une manière très personnelle de concevoir la vie en ville. Ils ont notamment l'habitude de dresser des tentes dans les cours ou sur les terrasses.

autant sur la France à mon contact que moi sur la Mauritanie grâce à eux. Plaisantant à moitié, l'un d'eux me demanda si j'envisageais d'épouser l'une des cousines que la grand-mère ne manquerait pas de me proposer en mariage. Pour moi, il ne pouvait s'agir que d'une plaisanterie : à quinze ans, on est bien loin d'avoir des projets matrimoniaux ; et surtout, l'union entre cousins me paraissait relever de l'inceste. Je décidai donc de tirer cette histoire au clair le plus vite possible. Au retour de la mosquée, lorsque nous nous retrouvâmes tous sous la tente familiale, j'interpellai un de mes oncles : « C'est vrai qu'en Mauritanie je peux épouser ma cousine ? » Sa réaction me surprit : il rougit, posa son verre de thé et sortit précipitamment de la tente. Le tout, dans un grand silence. Quelques secondes plus tard, les conversations reprirent comme si de rien n'était. J'avais beau demander la raison de cet étrange comportement, personne ne me répondait.

Le lendemain, alors que l'incident m'était sorti de la tête, mes cousins m'expliquèrent le sens de cette scène. Le comportement de mon oncle était tout ce qu'il y avait de plus normal. Le fautif, c'était moi. J'avais dérogé à l'une des règles fondamentales de la *sahwa*, la pudeur traditionnelle : ne jamais évoquer les relations sexuelles devant ses aînés, à commencer par son père et ses oncles. Je me récriai naïvement : « Je n'ai pas parlé de sexe, seulement de mariage ! » Mes cousins me firent gentiment remarquer que c'était la même chose, et qu'il était par exemple interdit à un père ou à une mère de prodiguer des marques d'affection à ses enfants devant ses propres parents : une telle attitude rappelle ostensiblement que cette descendance est le fruit de rapports sexuels.

Débarqué voilà vingt-quatre heures, j'avais enfreint l'un des tabous majeurs de ma seconde patrie. Cela ne m'angoissait pas vraiment : je pouvais difficilement me sentir concerné par le respect de règles de pudeur qui me paraissaient tout droit sorties du Moyen Âge, et personne n'avait tenté de me culpabiliser. Mon ignorance était acceptée, et cet incident fit beaucoup rire dans la tribu, à tel point qu'on me demandait sans cesse de le raconter. En fait on me pardonnait beaucoup pour le moment - même si cette tolérance trouverait forcément un jour sa limite - pour peu que je fasse preuve d'un désir d'intégration dans la communauté.

Au cours de ce premier séjour, je n'eus aucun mal à jouer le jeu : il me suffisait de faire sagement la prière avec les adultes (avec les jeunes de mon âge, je me dispensais de cet effort, estimant qu'il n'était pas moral de leur mentir), d'apprendre quelques expressions de hasaniya¹⁶, de réciter à qui en faisait la demande les deux sourates que je connaissais. Ce dernier exercice ne lassait jamais l'auditoire : m'écouter psalmodier des versets du Coran, c'était s'assurer de mon appartenance au groupe tout en riant gentiment à mes dépens. Ce n'était pas tous les jours que l'on pouvait entendre ce texte sacré récité avec l'accent parisien, par un adolescent qui n'avait pas la moindre idée des règles les plus élémentaires de la psalmodie ! Un jour, lassé par la répétition, je refusai de me soumettre à cet exercice. Pour couper court à toute discussion, je déclarai à la vague cousine qui continuait d'insister que je ne m'exécuterais que si elle me donnait cent ouguiyas¹⁷. Ce qu'elle fit, à ma grande surprise. C'est ainsi que, jusqu'à la fin des vacances, je gagnai un argent de poche dont je n'avais nul besoin en massacrant devant un public ravi les deux malheureuses sourates que j'avais réussi à retenir.

Bien sûr, la vie à Nouakchott ne tournait pas exclusivement autour de la religion, même si cela constituait, pour moi, une nouveauté absolue. Très vite, je m'intégrai aux jeunes cousins et amis de ma classe d'âge. Avec eux, je parcourais la ville en tous sens, buvant le thé ici, jouant aux cartes là, écoutant de la musique maure ou du rock. Bref, vivant l'existence sans contrainte des jeunes Nouakchottois « bien nés », mais pas très riches, qui m'entouraient là-bas. L'absence totale de rendez-vous, la possibilité d'aller manger chez qui l'on voulait sans invitation préalable, et sans devoir rendre compte à ses parents de ses déplacements, tout cela compensait largement à mes yeux les apparentes rigueurs de l'islam.

Cette ville au premier abord sans attrait, voire repoussante, ce cauchemar pour urbaniste, s'avéra rapidement fascinante. L'absence de rues, hormis les quatre ou cinq avenues principales

16. Dialecte arabe parlé par les Maures.

17. À l'époque, dix francs français environ.

à moitié rongées par le sable. L'existence de vastes bidonvilles¹⁸, invraisemblables enchevêtrements de tentes rapiécées, de cabanes en bois de caisse et tôle ondulée et d'enclos à chèvres constitués de lambeaux de caoutchouc - récupérés dans une fabrique de claquettes¹⁹ - tendus entre quatre malheureux piquets de bois. Le plaisir très particulier ressenti lorsque, après une marche d'une demi-heure dans cet environnement désolé, on se déchausse au seuil d'un salon composé d'un tapis industriel élimé, de quatre matelas en mousse fatigués et de deux ou trois valises Samsonite, avant de se voir proposer par une jeune femme visiblement ravie de nous recevoir un verre de thé à la menthe. Toutes ces sensations, ces images, ces odeurs (de l'encens brûlé dans les maisons aux décharges sauvages où se décomposent librement des cadavres d'animaux), ces sons (de la musique *jaguar*²⁰ à l'appel du muezzin), ces goûts (du couscous mouton-beurre rance au premier verre de thé « amer comme la vie²¹ » qui brûle la langue et le palais), si différents de tout ce que j'avais pu ressentir jusque-là, ne pouvaient que me séduire.

Mon séjour dura trois semaines. Au bout d'une dizaine de jours, on m'expliqua que je devais me rendre en brousse, dans un campement nomade, pour aller saluer ma grand-mère. Cette rencontre devait constituer un moment fort de mon voyage. J'en attendais beaucoup. Juste un peu moins que de la découverte de mes sœurs, qui continuaient à se faire attendre : ma présence leur avait été annoncée par un message envoyé à l'autre bout du pays où elles passaient leurs vacances. Mais le temps qu'elles le reçoivent et effectuent le voyage de retour... Bref, un cousin de deux ans mon aîné, Mohamed-Lamine, m'accompagna au campement de ma grand-mère. Le voyage fut tout à fait inattendu pour moi qui n'avais quasiment jamais roulé sur une route non bitumée. Il

18. Les *kebbé* (« poubelles », en hasaniya), auxquelles nous consacrerions, Brigitte Delpesch et moi, notre premier documentaire, *Économie de la débrouille à Nouakchott*, en 1988.

19. Nom local des tongs.

20. Sorte de rock maure dans lequel les guitares électriques hypersaturées jouent un grand rôle. À mi-chemin entre la musique traditionnelle et les Sex Pistols.

21. On sert trois verres de thé à la menthe. Le premier dicton appris par l'étranger en visite en Mauritanie dit « Le premier verre est amer comme la vie. Le deuxième est doux comme l'amour et le troisième suave comme la mort... »

constitua également l'occasion d'une leçon sur les rapports de castes et l'entraide. Le chauffeur du taxi-brousse n'avait pas été choisi au hasard : il s'agissait de l'un de « nos » *haratines*²². J'appris ainsi qu'il était préférable de faire travailler l'un des « nôtres », plutôt qu'une personne extérieure au groupe. La solidarité interne était la condition de la survie de la tribu. On me fit également comprendre que l'esclavage et la structuration extrêmement inégalitaire de la société créaient autant de devoirs aux maîtres qu'aux serviteurs, et que les éléments « nobles » de la tribu étaient moralement tenus d'assister leurs « dépendants ». Cette division en castes de la société maure me choquait au plus haut point. Et je crus mourir de honte le jour où, dans une rue de Nouakchott, une petite vendeuse de chewing-gum - dont on me glissa à l'oreille qu'elle était censément *mon esclave* (!) -, me reconnaissant je ne sais comment, affirma vouloir me faire don de sa boutique - en réalité, une misérable tablette en bois recouverte d'une dizaine de paquets de bonbons. Aujourd'hui, avec le recul, je me dis qu'elle avait instrumentalisé le souvenir des relations maître-esclave, pour obtenir un petit cadeau. C'est du moins ce que je préfère penser, et je lui donne *a posteriori* bien raison, même si, trop troublé à l'époque par la confrontation soudaine et imprévue avec cette incarnation de l'esclavage, je n'eus pas la présence d'esprit de lui glisser le billet de cent ouguiyas que je venais de gagner lors d'une séance quotidienne de récitation coranique.

Après une heure et demie de « goudron », nous bifurquâmes sur une piste, et le temps commença à se dilater. Nous fîmes une halte inexplicablement longue dans la petite ville de Mederdra, avant de reprendre la route à la nuit tombée. Notre arrivée au campement fut donc très tardive. J'avais eu des années pour imaginer ma première rencontre avec cette lointaine grand-mère. Je m'attendais à un accueil chaleureux, des embrassades, des pleurs, des effusions diverses, des mots gentils, que sais-je encore ?... Rien de tout cela ne se produisit. Pour respecter les règles de préséance, elle ne vint pas à ma rencontre, et resta à m'attendre dans une tente particulièrement sombre. Un oncle (ou était-ce un cousin

22. Esclaves affranchis.

éloigné ?) m'y fit pénétrer, et je distinguai à grand-peine une forme noire accroupie sur le sol en train d'agiter du lait dans unealebasse. Ma grand-mère préparait du *zrig*²³. Quelques instants passèrent. Mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Elle était enveloppée d'un voile noir opaque dont n'émergeaient que ses yeux. Un vêtement austère qui contrastait singulièrement avec les étoffes chatoyantes portées par la plupart des femmes mauritaniennes.

Je dus rester un moment interdit car une voix - sans doute celle de Mohamed-Lamine - me pressa d'aller la saluer. Je me dirigeai donc vers elle, sentant déjà confusément que cette rencontre n'aurait rien à voir avec celle que j'avais imaginée. De fait, elle me tendit la main et commença à me poser d'un ton relativement sévère toute une série de questions sur ma pratique religieuse. Ma grand-mère ne parlant pas un mot de français, et mon hasaniya étant des plus rudimentaires, nous ne pouvions communiquer que par l'intermédiaire du cousin, fort embarrassé d'avoir à me traduire ce questionnaire inquisiteur. Je répondis par les mensonges d'usage, et commençai à montrer des signes de lassitude lorsqu'elle me déclara, sans que je me souvienne bien comment on en arriva là : « De toute façon, les Noirs n'ont pas d'intelligence. » C'en était trop, je sortis de la tente, vite rattrapé par Mohamed-Lamine, mi-gêné, mi-rigolard. Il tenta de m'expliquer qu'il ne fallait pas trop faire attention à ce que racontaient ces vieux, dépassés par la modernité. Cette entrevue avait eu le mérite de l'efficacité : en à peine un quart d'heure, ma grand-mère et moi étions fixés l'un sur l'autre. Et, au cours des dix-sept années qui suivirent, nos rapports demeurèrent dans la droite ligne de cette première rencontre. Nous séjournâmes deux jours au campement : le minimum pour ne pas paraître trop impoli. La première nuit, passée sous la tente d'un vieux de la tribu qui se raclait la gorge toutes les cinq minutes, constitua un épilogue intéressant à la confrontation avec ma grand-mère et confirma le caractère initiatique du voyage. Mais toute épreuve a sa récompense, et je fus enchanté, le lendemain, de découvrir un aperçu de la vie nomade, peu différente, en fait, de l'existence que j'avais menée à Nouakchott : nous buvions du

23. Boisson traditionnelle mauritanienne composée de lait caillé, d'eau et parfois de sucre.

thé à la menthe, mangions des dattes et du méchoui, faisons cinq prières par jour, et passions des heures à discuter. Mais ces activités quotidiennes avaient ici pour cadre le désert et non cet environnement hideux rempli du charme pervers des parpaings, du fer à béton et des minidécharges à ciel ouvert caractéristiques de la capitale mauritanienne. Et puis, dans le désert, on pouvait monter sur des dromadaires. L'accomplissement de ce vieux fantasme justifiait bien à lui seul le voyage.

Deux jours. Pressé de partir retrouver à Nouakchott mes sœurs certainement revenues durant mon absence (mes sœurs tant désirées dont j'espérais qu'elles ne me causeraient pas autant de déceptions que ma grand-mère), je convainquis mon cousin de prendre le chemin du retour. Les adieux ne furent pas déchirants. À ce stade du récit, une précision s'impose toutefois : je rapporte ici les événements tels que je pense les avoir vécus à l'époque. Aujourd'hui, mon jugement est beaucoup plus nuancé : je comprends à peu près de quelle manière la *sahwa* modèle les comportements des individus dans la société maure. Et j'ai abandonné depuis longtemps l'idée de donner des leçons à quiconque sur la prétendue supériorité du libéralisme²⁴ occidental. J'ai fini par comprendre que ma manière d'agir était tout aussi conditionnée que celle de ma grand-mère mauritanienne. Manque de chance, nous avons subi, chacun dans sa sphère culturelle, des conditionnements totalement antagonistes, ne laissant quasiment aucun espoir à l'établissement entre nous d'un échange véritable. D'autant plus que, même à l'intérieur de la société maure traditionnelle, ma grand-mère est très certainement la personne la plus conservatrice qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Mes sœurs se trouvaient à Nouakchott depuis l'avant-veille quand j'arrivai dans la capitale. Nous avions pratiquement le même âge. Leur français était parfait, comme celui de beaucoup de Mauritanien(ne)s scolarisés en ce temps-là²⁵, et le même désir de s'amuser,

24. Au sens des mœurs, pas de l'économie.

25. L'enseignement alors majoritairement bilingue (français-arabe) a été largement arabisé dans les années 80. Depuis la guerre du Golfe, la Mauritanie se rapproche à nouveau de la francophonie et semble revenir progressivement à un système scolaire bilingue.

de vivre, nous animait. De plus, elles étaient absolument charmantes. Je pouvais passer des heures à les écouter parler *hasaniya*, à les regarder bouger leurs mains, remonter d'un geste gracieux empreint autant de coquetterie que de fausse pudeur leur *melafa*²⁶ sur leurs longs cheveux de jais avec une grâce, une féminité, dont je n'avais jusque-là pas idée.

Mes sœurs m'intégrèrent naturellement dans leur groupe de copines, et je passai la dernière semaine de mon séjour entouré de filles. Ce n'était pas pour me déplaire, ni pour me dépayser, puisque à Paris aussi je partageais mon temps entre un univers extérieur mixte et un univers domestique majoritairement féminin. Mes sœurs et leurs compagnes m'aidèrent à comprendre que la société mauritanienne était beaucoup plus fluide que je ne le pensais, et que l'on pouvait tout à fait s'accommoder des traditions et de la religion, à condition de ne pas les combattre frontalement. À cette époque, les adolescentes pouvaient recevoir qui elles voulaient : filles et garçons se succédaient dans les salons tenus par mes sœurs et leurs amies jusqu'à une heure avancée de la nuit. Tout cela était généralement très innocent, et les jeunes gens semblaient se contenter de bonheurs simples : se faire servir le thé par une bien-aimée à qui ils récitaient des poèmes, et tenter de voler un baiser dès que les autres prétendants, lassés, avaient décampé. Bien des années plus tard, nous irions à Nouakchott, ma compagne Brigitte et moi, pour réaliser ensemble un film²⁷ sur cette vie si particulière des salons nouakchottois, plus proche de l'amour courtois du Moyen Âge européen que de l'existence recluse que l'on imagine en Occident être le lot systématique des femmes musulmanes. Un film-hommage à un style de vie né dans le désert et voué, en ville, à une prochaine disparition.

À quinze ans, j'étais fasciné par ce jeu permanent de la

26. Vêtement porté par les Mauresques. Il s'agit d'une sorte de voile en tissu très coloré et légèrement transparent - sous lequel on porte généralement une robe - enveloppant le corps et couvrant la tête, sans masquer le visage. Selon les préceptes coraniques, les cheveux d'une femme doivent rester cachés, mais au cours d'une conversation animée la *melafa* glisse peu à peu, découvrant la chevelure en principe taboue. Une femme respectueuse des traditions doit remettre le voile en place dès que possible, mais la coquetterie, le goût de la séduction la pousseront à faire mine de ne pas constater trop vite cette minime transgression.

27. *Derrière le voile, la séduction en Mauritanie*, diffusé par Canal + l'été 1993.

séduction. J'adorais entendre mes sœurs et leurs copines parler des garçons qui leur plaisaient, élaborer des stratégies de conquête. Mais je ne me sentais pas impliqué. Comme si le désir qui, à Paris, m'animait en permanence - ou presque, car les « jours sans » étaient bien plus nombreux que les « jours avec » - de *sortir avec une fille* s'était évanoui. Mon attitude, amicale mais légèrement distante, déplaisait à mes sœurs qui insistaient sans en avoir l'air pour que je m'intéresse à leurs copines. Mon désir n'avait en rien disparu. Il était annihilé par la peur d'avoir à assumer les conséquences d'une entreprise de séduction réussie. Avec une Française, je savais à peu près comment m'y prendre. Je connaissais les codes, les gestes, la progression à respecter - même si cette « science » ne m'avait jusqu'à lors pas mené bien loin... -, mais avec les Mauritanienues, mystère ! Toute leur attitude me laissait penser que la séduction était une fin en soi, sans véritable rapport avec la sexualité. Une approche²⁸ somme toute logique dans un pays où mariage et amour étaient deux concepts *a priori* dissociés, et où un garçon obtenant les dernières faveurs d'une jeune fille n'hésitait pas à s'en vanter partout, entachant ainsi gravement la réputation de sa compagne d'un soir.

Pourtant, cette vision des relations entre filles et garçons n'aurait pas dû représenter pour moi un obstacle infranchissable. Après tout, à Paris aussi, on connaissait l'amour platonique. Non, les raisons de mon blocage étaient bien plus profondes : j'avais peur de me laisser absorber par cette société. Et je pensais qu'en *sortant* avec une Mauritanienne je finirais par devenir moi aussi mauritanien. Ce dont au fond je ne voulais à aucun prix. Je le désirais d'autant moins que l'on me répétait tous les jours cette antienne : « *Anta beydani, manak nasrani !* » (« Tu es un Maure, pas un Occidental. ») Si je protestais : « Ma mère est française, elle m'a élevé en France, je ne peux pas l'oublier du jour au lendemain », on me répondait en substance que seul compte le père, et que lorsqu'on descend comme moi du chef d'une grande tribu maraboutique, il faut assumer son destin, sa nationalité, sa religion... Heureusement, au sein même de ma famille

28. Étrangement proche de celle du *Journal du séducteur* de Kierkegaard.

nouakchottoise, quelques voix minoritaires mais réalistes me tenaient un discours différent. Mes sœurs notamment avaient compris d'emblée qu'il était vain de me forcer à endosser une identité que je ne pourrais jamais assumer. Elles en riaient, et disaient avec philosophie : « On a un frère *nasrani*. »

Il me fallut des années avant de parvenir à assumer consciemment ma « résistance » à l'absorption par la société maure. Lors de ce premier voyage, j'étais en pleine phase de construction de ma personnalité. Je ressentais profondément le besoin de m'approprier cette part mauritanienne de moi-même dont j'avais été jusqu'alors sevré. Et je ne pouvais délibérément me dissocier de cette culture que je découvrais pas à pas. Durant un certain temps, mes actions et mon discours ont donc été assez contradictoires. En classe de première par exemple, je déclarais à qui voulait l'entendre que je ferais ma vie en Mauritanie, où je jouerais un rôle important dans le développement du pays - un poste de ministre de la Santé m'aurait parfaitement convenu -, alors que j'étais incapable de suivre avec assiduité les cours d'arabe auxquels je m'étais inscrit sur les instances de mon père²⁹. Plus tard, ayant réalisé que je ne pourrais jamais vivre en Mauritanie, j'avais tenté de trouver des repères dans les pays du Sahel (Mali, Sénégal), où les « hasards³⁰ » de l'existence me firent passer quelques années.

Autant de tours et détours m'ont aidé à comprendre que je ne suis pas plus africain³¹ qu'arabe. Que je dois m'accepter tel que les circonstances m'ont fait : un Français de « type méditerranéen », avec une sensibilité, une culture, des références en léger décalage avec celles de la majorité de ses compatriotes. Cette subtile différence, il me reste encore à trouver les moyens de l'assumer sereinement. Depuis quelques années, j'ai en effet tendance, dans le

29. Aujourd'hui, à l'âge de trente-deux ans et après trois tentatives infructueuses, je pense avoir définitivement renoncé à apprendre la langue de mes ancêtres.

30. Je suivis ma mère à Bamako où elle partit travailler lorsque je passai en terminale. Plus tard, lassée de me payer des études qui ne débouchaient sur rien en France, elle me conseilla fortement de m'inscrire à l'école de journalisme de Dakar. J'ai donc passé un an au Mali, trois ans au Sénégal.

31. Cette prise de conscience coïncida avec un événement tragique : le conflit Mauritanie-Sénégal qui démarra quatre mois après que j'eus définitivement quitté Dakar.

cours de la conversation, à glisser l'air de rien un certain nombre de remarques dont l'objectif non avoué est de souligner mon éloignement du monde arabe, de l'Afrique, de la religion musulmane, et par contraste mon affiliation à la culture française, occidentale. Ces réactions sont certes provoquées par le questionnement parfois silencieux de mes interlocuteurs sur mon appartenance ; une interrogation de plus en plus brûlante, en ces temps de communautarisation accélérée de la société française. Mais cela n'est pas une raison suffisante pour donner à tout prix des gages de fidélité aux vainqueurs absolus de l'affrontement Nord-Sud, et chanter la *Marseillaise* sur les stades. Après avoir refusé pendant plus de quinze ans mon allégeance à la société mauritanienne, je risque aujourd'hui si je n'y prends garde de me plier sans conditions aux règles moins visibles, mais peut-être tout aussi contraignantes, que tend à imposer la France insécure de cette fin de millénaire aux individus à appartenances multiples qui n'acceptent pas de se couler sans regimber dans le moule majoritaire.

Si j'étais persuadé de mener, seul, un combat perdu d'avance pour le droit à la *singularité*³², je rendrais les armes, et accepterais sans discuter de devenir - si tant est que cela soit possible - un Français comme les autres - si tant est que cela ait un sens. Mais il se trouve que le modèle dominant est remis en cause par un nombre croissant de « mauvais Français ». Tous ne sont pas - loin de là - d'origine étrangère. Ils peuvent, par simple inclination, avoir été tenté d'aller « voir ailleurs s'ils y étaient » : amateurs de raï, fans du « sous-commandant » Marcos ou du dalaï-lama, ethnologues, conjoints d'étrangers sans papiers, élèves d'un cours de danse africaine ou orientale, lecteurs de Tobie Nathan et de la collection « Terre humaine », supporters de Basile Boly... La liste est longue de ceux qui, consciemment ou non, participent à l'élaboration d'une nouvelle *identité* de la France. Le combat déjà engagé s'annonce bien différent de ceux provoqués par les idéologies néo-messianiques de l'ère qui s'achève. Il voit s'affronter les membres d'une cinquième colonne³³ parfaitement hétérogène et sans

32. Plutôt qu'à la différence.

33. Que ses ennemis appellent le « parti de l'étranger ».

existence formelle, opposés, non en discours mais en actes, à l'hégémonie des systèmes identitaires fermés, aux tenants de l'*appartenance*. Ces derniers, en apparence plus faciles à identifier, sont en réalité tout autant hétérogènes ; citons pêle-mêle l'extrême droite, les islamistes, les juifs intégristes, certaines franges nationalistes de la droite et de la gauche institutionnelles ; bref, tous ceux qui pensent qu'il y a *une* manière d'être français, musulman, juif, etc.

De tout temps, des femmes, des hommes ont transgressé les lois rigides de l'appartenance religieuse, ethnique, nationale, familiale... Cela s'est souvent mal terminé - voir Roméo et Juliette -, cela a aussi permis aux sociétés de progresser timidement dans l'acceptation de l'autre, et donc dans la connaissance d'elles-mêmes - voir les porteurs de valises français durant la guerre d'Algérie ou les militants pacifistes israéliens dialoguant avec des membres de l'OLP...

Les médias nous le serinent assez : nous sommes entrés dans l'ère de la « mondialisation ». Cette évolution provoque partout des réflexes de fermeture, de repli sur soi. La période qui s'ouvre est donc à hauts risques pour tous ceux qui refusent de se laisser enfermer dans une identité unique, qui revendiquent le droit de trahir, de transgresser les tabous du groupe dans lequel le hasard les a fait naître. Dans le même temps, jamais on n'aura eu autant de possibilités de découvrir de nouveaux horizons, d'autres formes d'expression, modes de pensée, *Weltanschauungen*, à une demi-heure de RER ou à dix heures d'avion. Jamais comme aujourd'hui on n'aura pu se construire soi-même à partir de références empruntées à des cultures multiples.